

# KATEŘINA TUČKOVÁ

## Les Exilées de Moravie

ROMAN

*Traduit du tchèque par Eurydice Antolin*



# KATEŘINA TUČKOVÁ

## Les Exilées de Moravie

*1945, Tchécoslovaquie, région de Moravie.*

Alors que les forces alliées libèrent Brno des mains des nazis, un vent d'espoir se répand dans la ville. Hélas pour Gerta Schnirch, fille d'une mère tchèque et d'un père allemand proche du régime, cette nouvelle n'est pas une délivrance mais une sentence. Qualifiée d'ennemie de l'État, comme tous les Allemands du pays, elle est chassée de sa maison avec son bébé et attend dans le froid de la nuit, parmi des milliers de personnes, d'être expulsée de Tchécoslovaquie. Sans eau ni nourriture, la jeune femme entame alors une longue marche forcée pour rejoindre la frontière autrichienne. Mais au cœur des ténèbres, entourée par la mort et la détresse, Gerta est déterminée à survivre et à sauver sa fille.

Avec une finesse d'écriture et une grande empathie, Kateřina Tučková nous dépeint l'histoire bouleversante d'une femme inspirante et courageuse.

**« Un grand livre. *Les Exilées de Moravie*  
est un roman inoubliable et nécessaire. Kateřina Tučková  
a écrit un texte qui doit être lu. »**

*Lidovky*

*Traduit du tchèque par Eurydice Antolin*

ISBN : 978-2-38529-262-1

22,90 € Prix TTC France



Rayon : Littérature étrangère  
Design : © Raphaëlle Faguer  
Photographie : © Trevillion Images



  
CHARLESTON  
www.editionscharleston.fr

# LES EXILÉES DE MORAVIE

**De la même autrice, aux éditions Charleston :**

*Les Dernières Déesses, 2023*

Titre original : *Vyhnání Gerty Schnirch*

Copyright © Kateřina Tučková, 2009

*This edition is made possible under a license arrangement originating with Amazon Publishing, [www.apub.com](http://www.apub.com).*

Tous droits réservés.

Traduit du tchèque par Eurydice Antolin



Cofinancé par  
l'Union européenne



MINISTRY OF CULTURE  
CZECH REPUBLIC

Ouvrage publié avec le concours du Ministère de la culture de République tchèque.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-262-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kateřina Tučková

LES EXILÉES  
DE MORAVIE

Roman

*Traduit du tchèque  
par Eurydice Antolin*





*Mes remerciements aux témoins de la marche,  
pour la générosité avec laquelle ils ont bien voulu  
me parler, ainsi qu'aux auteurs dont les livres  
et les recherches historiques m'ont aidée à décrire  
ces événements. Je suis tout particulièrement reconnaissante  
à Jan Perníček et David Kovařík de m'avoir incitée  
à écrire ce livre et d'avoir parcouru avec moi, de nuit,  
les trente kilomètres du trajet des expulsés<sup>1</sup>.*

---

1. Cette « marche de la mort » est devenue, à Brno, un événement commémoratif annuel. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)



## PROLOGUE

**L**ES BORDS DE LA ROUTE délabrée s'effondraient dans les fossés. L'herbe poussait entre les graviers et les roues du landau sautaient sur les cailloux. Un instant plus tôt, elle avait ripé sur une pierre glissante. Sa cheville la lançait et elle s'efforçait d'y faire porter le moins de poids possible. Elles marchaient, lentement, depuis des heures, leurs landaus collés l'un à l'autre. De temps en temps, elles se relayaient pour les pousser. On n'y voyait plus très bien sur la route. Par moments, la lumière d'une lampe de poche ou les phares d'un camion leur tombaient dessus, alors elles se serraient davantage, recouvraient les landaus de leurs manteaux et pressaient le pas.

Elle n'aurait su dire depuis combien de temps ils marchaient. Leur trajet semblait durer depuis une éternité. Pourtant ça ne pouvait pas faire plus de quelques heures, puisque le ciel ne s'éclaircissait toujours pas. Elle était fatiguée, sa compagne aussi. Devait-elle s'arrêter et tenter de se reposer ? Plusieurs fois, elles avaient dépassé des gens assis par terre ou sur leur valise. Plusieurs fois aussi elles avaient vu un jeune homme courir vers ces

personnes et leur fracasser le crâne de la crosse de son fusil. Elle avait peur de s'arrêter. Malgré sa douleur à l'aine et à la jambe gauche, elle se forçait à continuer.

La jeune fille à côté d'elle murmurait quelque chose, elle parlait de soif.

Gerta ne dit rien. Elle avait de l'eau pour elle et son bébé mais, dans l'ignorance de ce qui les attendait, elle ne pouvait pas la partager. Elle aussi, elle avait soif, mais elle devait avancer, pas à pas, vers Dieu sait où.

Dieu ? Elle avait cessé d'y croire. Avant, elle le priait, elle le suppliait de l'aider, de faire quelque chose, n'importe quoi, pour que sa vie change. Et puis elle avait compris que Dieu n'interviendrait pas. C'était déjà trop tard.

Depuis, elle voulait se suffire à elle-même, même dans des moments comme celui-ci. Dieu ignorait vers où on la chassait. Les seuls à le savoir, et encore, c'étaient ces gamins enragés. Des gamins à peine pubères. Elle étouffait de colère. Leurs voix lui parvenaient, leurs cris plus loin devant reviraient jusqu'à elle. Elle les avait vus passer sur les plateformes des véhicules, leurs armes dressées. Ils lui évoquaient la tête de Méduse et ses cheveux de serpents mêlés. Une Méduse en colère, furibonde, meurtrière, qui s'exprimait par la bouche menaçante, ivre, de cette racaille grossière. Tu les regardes, tu meurs. Soit tu es pétrifiée, soit ils te tirent dessus. Elle les haïssait, mais elle ne pouvait rien faire. Et ça ne devait surtout pas se voir. Alors elle avançait, discrète et silencieuse, à côté de sa guide. La nuit penchait maintenant vers une grisaille matinale qui s'étendait sur leur cortège épuisé. Le son des pas, le frottement de leurs manteaux d'hiver et leurs mots prononcés à mi-voix étaient entrecoupés de cris, de plaintes et, de temps à autre, de coups de feu. Combien y en avait-il eu ? Gerta avait arrêté de les compter.

Quand cette horreur avait-elle vraiment commencé ?

Quand les fleurs étaient tombées dans la fosse, sur le cercueil de sa mère, c'était déjà là. Tout le monde le sentait. Même s'il persistait dans sa foi aveugle, son père aussi était inquiet.

Gerta l'avait regardé à la dérobée. Il prenait sur lui : les muscles de son visage étaient tendus, ses yeux écarquillés, même s'il battait des paupières pour le dissimuler. Son père essayait de ne pas pleurer. Il aurait dû, il aurait dû pleurer, recouvrir son crâne et les quelques cheveux clairs qu'il lui restait avec la terre de la tombe de son épouse, la frotter sur son visage, la mélanger à ses larmes. Surtout, il aurait dû lui demander pardon. Il aurait dû faire ça, oui, plutôt que de parader en uniforme comme un pigeon sur son perchoir, le torse bombé, imbu de fierté, à regarder le cercueil de sa femme disparaître sous les mottes de terre. « Ne faites pas ça ! Arrêtez ! » Voilà ce que Gerta aurait voulu crier, mais Friedrich avait stoppé son élan. Il lui avait serré le bras si fort qu'elle avait pris peur. Friedrich non plus ne pleurait pas ? Évidemment, c'était la copie conforme de son père. Gerta avait jeté un nouveau coup d'œil au fond du trou, où le gris sombre du cercueil ne luisait plus que par endroits. L'enterrement était chiche. D'ailleurs, ça n'avait pas du tout commencé à ce moment-là. Cet enterrement n'était qu'un des maillons de la chaîne de catastrophes qui s'étaient succédé chaque mois, chaque année, depuis le début de la guerre.

Dire que la vie était si belle avant la guerre... Non seulement la sienne, mais aussi celle de Friedrich, de son père et de sa mère, celles de Janinka et de Karel. Leurs vies à tous avaient un sens, ils avançaient vers l'avenir, unis dans un bel ensemble dont Gerta percevait nettement les contours. Mais quand sa mère avait

disparu sous la pierre tombale des Schnirch durant cet hiver 1942, l'avenir s'était obscurci. La dernière de ses certitudes avait été étouffée en 1945, le jour du Saint Sacrement du corps et du sang du Christ. Avant cela, toute une série d'événements s'était déroulée.

# PARTIE 1

## LA GUERRE SOUS LE SCEAU DES SCHNIRCH

**J**ANINKA ÉTAIT FRÊLE, presque diaphane. Elle était comme la chrysope aux ailes tissées de fils d'or, au petit corps vert pistache, avec ses longues, longues antennes qui s'escrimaient contre le carreau, et qui était restée collée à la vitre jusqu'à ce que Gerta la fasse sortir dans la nuit chaude de juillet. Janinka était délicate comme une plumule, c'était une fillette menue, tout en hauteur, à la poitrine fine, aux jambes maigres et aux cheveux blonds coupés à la diable sous les épaules, qui lui retombaient sur le visage comme un voile. Quand Gerta l'avait rencontrée, Janinka était restée muette. Ce n'était pas par timidité. La plupart du temps, elle se taisait, enfermée dans son monde intérieur plein de fleurs exotiques, de papillons colorés, d'animaux et de plantes étranges dont les rejets formaient des arabesques aux formes inédites. Aux frontières de son monde, elle laissait approcher Gerta et certains enfants, mais elle préférerait M. Kmenta. C'était toujours lui, le premier qu'elle invitait à venir voir. Il se faufilait à travers sa forêt primitive, parsemée d'abondants bouquets chamarrés aux feuilles rondes lancéolées. M. Kmenta avait chaque fois

l'air saisi, comme par un parfum qui aurait émané du papier. Il restait longtemps penché dessus et, avec un sourire apaisé, se promenait calmement sur les sentiers de ces paysages intérieurs, puis il caressait les cheveux blonds de Janinka et envoyait à ses yeux bleus, interrogateurs, une silencieuse louange à laquelle elle répondait, un sourire aux lèvres, en baissant les petits pinceaux de ses cils clairs. Ensuite seulement les autres pouvaient regarder ce qu'elle avait fait surgir comme par magie. Gerta se tenait debout derrière elle, fière, rayonnante – à croire que ce qui était à Janinka était aussi un peu à elle.

— *Sehr gut*, très bien, disait-elle.

Gerta était la dernière de la petite meute des enfants à retourner à sa table pour dessiner, selon la consigne, une cruche avec des fleurs ou une main ouverte. Le dessin de Janinka brillait tel un joyau parmi les fusains accrochés à la ficelle tendue le long du mur. Il était au centre, borgne au milieu des aveugles, jungle fleurie parmi de maladroits tronçons humains et des cruches aux angles froissés.

Janinka et Gerta rentraient ensuite en longeant le mur de l'église Saint-Jacques, l'église des Jésuites, puis son parc, qui s'étendait de Künstlerhaus au carrefour de Pressburger Straße. Elles dépassaient les premières maisons et tournaient rue Blatná. Gerta parlait en balançant, au rythme de ses pas, son sac de toile contenant ses aquarelles et son jeu de pinceaux. Janinka suivait, toujours un peu en arrière. Elles avaient tant et tant de fois pris le même chemin pour rentrer chez elles avant la guerre. Et puis, tout à coup, M. Kmenta avait disparu de leurs vies. La mère de Gerta avait prétendu que, comme elle entrait au lycée, elle était trop grande à présent pour qu'il lui raconte des histoires de peintres célèbres, comme Michel-Ange ou Rembrandt.

Janinka aurait pu continuer le dessin encore un an, mais au téléphone la secrétaire de l'école avait sèchement déclaré que les cours de M. Kmenta n'auraient pas lieu cette année-là, qu'ils n'auraient pas lieu plus tard non plus et qu'elle ignorait où il pouvait enseigner désormais. Gerta avait raccroché le combiné du bureau des postes d'un air triste. Janinka avait eu les larmes aux yeux. Alors, elles s'étaient assises sur un banc et s'étaient tenu la main. Janinka, tête baissée, ne disait pas un mot, absorbée par ses souliers bleu sombre et ses pieds squelettiques. Gerta, elle, avait les yeux rivés sur la cascade d'or d'un buisson. C'était un bel été indien. 1939. La disparition de M. Kmenta et la fin de son cours d'arts plastiques avaient peut-être un lien avec les propos énigmatiques que sa mère tenait à la maison depuis quelque temps.

— Maintenant, tout va être différent et personne ne sera plus jamais heureux comme avant, avait dit Gerta en se tournant vers Janinka.

Janinka laissait ses talons rebondir contre le pied du banc. La tête toujours baissée, elle avait acquiescé pour signifier qu'elle comprenait. Sans un mot.

**L**A GUERRE AVAIT ÉTÉ LONGUE. Elle avait commencé discrètement, sans que Gerta le remarque, puis elle avait fini par prendre toute la place et s'insérer dans les moindres recoins de sa vie. Il y avait d'abord eu la disparition de M. Kmenta et ça avait continué à se propager jusqu'à elle, jusque dans leur cuisine où son père leur lisait le journal, hilare : au café Esplanade, on avait déshabillé un Juif et on l'avait jeté dehors avec tant d'élan qu'il s'était brisé la nuque sur les marches. Sa mère avait pleuré. Il y avait eu des cris aussi, comme la fois où elle avait donné un demi-litre de lait à Mme Goldsteinová, la voisine, parce qu'elle n'avait pas pu arriver au magasin avant la fin des horaires réservés aux Juifs. À cette époque, Gerta croyait encore que ces catastrophes ne concernaient que son foyer, que ces séismes, qui menaçaient la sérénité de ses parents, ne faisaient trembler que les murs de chez eux. Dans sa chambre, elle priait pour que Mme Goldsteinová ne frappe pas à leur porte la prochaine fois qu'elle aurait besoin de lait et pour que sa mère ne se laisse pas attendrir par la petite Hana qu'elle tenait toujours dans ses

bras, avec ses grands yeux sombres comme des châtaignes fraîchement sorties de leurs bogues. Elle priait pour que tous ces gens avec leurs charrettes remplies de meubles, assis un peu partout sur les trottoirs, disparaissent de la ville ; sa mère avait l'air si triste, chaque fois qu'elle les voyait. Quand elle croisait Mme Kocurová, de l'immeuble d'à côté, c'était pareil : son fils Jirka s'était tiré une balle dans la tête après avoir souvent répété : « Ils nous ont trahis<sup>1</sup>. » À l'époque, Gerta n'avait pas compris pourquoi sa mère s'était enfermée dans sa chambre quand son père avait expliqué la situation à un Friedrich perturbé d'avoir perdu un camarade de classe. Il avait dissipé les doutes de son fils en un mot : *Lâches !* Et Friedrich, fierté aryenne de son père, son petit Friedrich, avait compris. Il comprenait toujours. Rien ne pouvait se mettre entre lui et son père.

Ainsi, la guerre était arrivée progressivement et Gerta s'était efforcée de ne laisser aucun changement perturber sa vie. Exception faite de son amie Janinka, à qui elle avait proposé sa chambre quand elle avait dû laisser la sienne à des parents expulsés de Frývaldov.

— Ils ont dû s'enfuir à cause des gens comme vous, avait expliqué Janinka à mi-voix, les yeux baissés.

Gerta n'avait pas compris. Que signifiait « des gens comme vous » ? Gerta avait pourtant toujours été comme elle. Elle apprenait le dessin, se préparait à entrer au lycée et s'intéressait bien plus, dans la pénombre de sa chambre, à sa poitrine aux tout petits tétons saillants qu'aux photographies de Hitler éclairées de flammes vacillantes, disposées aux fenêtres de l'appartement. Elle s'intéressait principalement à sa propre vie, devenue si intéressante avec son arrivée dans cette nouvelle école.

---

1. Référence aux Accords de Munich.

Chaque matin d'octobre de la première année de guerre, enthousiaste et curieuse de ce que lui apporterait sa nouvelle journée, Gerta s'était levée dans une pénombre bleutée. Elle s'habillait en regardant le spectacle des ombres sur Pressburger Straße. Certaines étaient plus denses, là où la lumière naissante était voilée par les épais platanes. Pressée de retrouver le sourire affable de sa mère au petit déjeuner, que des tintements de vaisselle annonçaient depuis la cuisine, Gerta ne restait jamais à la fenêtre plus que le temps de s'habiller.

Elle fermait doucement la porte derrière elle, traversait le vestibule jusqu'à la salle à manger où sa mère disposait sur la table une miche de pain couverte d'un torchon à carreaux bleus. Plongé dans son journal, son père était déjà installé. Il achèterait l'édition du jour sur le chemin du travail, au kiosque de M. Foll qui venait de changer de propriétaire et dont l'enseigne affichait désormais *Konrad Kinkel - Trafik*.

— Bonjour, disait Gerta en tchèque.

Sa mère lançait un regard nerveux à son mari, puis adressait un signe de tête à sa fille en souriant. Son père répondait :

— *Grüß Gott*.

Par-dessus le journal auquel il donnait une secousse éloquente, il lançait un coup d'œil à sa femme et reprenait sa lecture. Gerta envoyait à sa mère un bisou aérien. Elle l'aimait telle qu'elle était, ordinaire, douce, avec ses bras énormes et tendres où se blottir, des bras ronds et puissants. Elle était de son côté quelles que soient les circonstances, même celles dont elle ne comprenait pas les enjeux. Contrairement à Friedrich junior qui, lui, était né omniscient, avec une *Weltanschauung*<sup>1</sup> bien lisse et un

---

1. Vision du monde.

visage identique à celui de son père. Friedrich était un Schnirch, un vrai.

Pourtant, Greta aussi parlait l'allemand, aussi bien que le tchèque. Elle chantait *Deutschland, Deutschland über alles* quand son père le lui demandait, en battant le rythme de ses grosses chaussures surmontées de mi-bas blancs et, à la joie de son père, elle portait le *dirndl* et le chapeau à plumeau. Elle n'avait pourtant jamais eu la même valeur que Friedrich à ses yeux. Longtemps, elle avait essayé de gagner son cœur, de l'intéresser, jusqu'au moment où quelque chose s'était brisé en elle. Elle avait compris que, même avec tous les efforts du monde, elle ne serait jamais aussi parfaite que son frère. Dans la révolte que cette conscience avait fait naître, elle avait méthodiquement rejeté tout ce que son père leur avait appris et s'était rapprochée de sa mère. C'est vers cette époque-là que leur famille avait commencé à se scinder en deux. D'un côté le camp tchèque, de l'autre le camp allemand. Un gouffre s'était ouvert entre Gerta et son père. Elle avait mis de côté son *dirndl* vert à col fleuri de rouge et, avec, toutes ses lois. Parmi lesquelles l'interdiction de parler tchèque.

Au printemps 1939, il leur avait ordonné de ne plus parler qu'allemand. Friedrich s'y était aussitôt conformé et n'avait plus proféré un seul mot tchèque, même quand ils étaient seuls tous les deux. Gerta trouvait cela absurde. Et pourquoi sa mère, qui parlait exclusivement le tchèque auparavant, servait-elle maintenant le repas du dimanche en allemand ?

— Parle normalement, lui disait-elle.

Gerta se rebellait. Non qu'elle eût quelque chose contre la langue allemande, au contraire, elle l'aimait bien. C'était pour elle une langue aussi naturelle que le tchèque. Elle parlait l'une ou l'autre en fonction de la

personne à laquelle elle s'adressait. Son père se fâchait parfois quand il l'entendait dans la rue, et l'enfermait dans sa chambre pour le restant de l'après-midi. Il arrivait aussi qu'il la frappe avec une schlague, sans sourciller. Sa mère tentait alors d'arrêter son bras et de lui soutirer un repas chaud pour sa fille.

Le matin, Friedrich entrait dans la salle à manger en lançant un *Griß Gott* ensommeillé. Derrière la fenêtre qui donnait sur le jardin sauvage de la cour intérieure, il faisait encore nuit, même après que Gerta avait avalé la moitié de sa tartine et que son père avait déposé son journal et fini son thé. Leur mère en servait une tasse à Friedrich et lui donnait une tartine beurrée couverte d'une épaisse couche de *Schnittling*, de ciboulette, en lui faisant remarquer, comme chaque matin, qu'il se levait tard.

— *Die Zeit wird knapp*, le temps file, ne soyez pas en retard, les enfants.

Ils sortaient tous les trois dans le matin âpre.

Dans les escaliers, leur père les pressait encore en répétant *los, los, allez...*, mais ils finissaient par sortir de l'immeuble ensemble, le col relevé, dans le vent glacial qui soufflait impitoyablement. À l'angle de Pressburger Straße et de Ponawkagasse, ils se séparaient. Leur père montait par le parc en direction de Adolf-Hitler-Platz, Gerta et Friedrich continuaient vers Horst-Wessel-Straße, où se trouvait la *Deutsche Handelsakademie*, l'école de commerce allemande.

Gerta y était entrée sur la décision de son père. Si ça n'avait tenu qu'à elle, elle serait allée dans une école plus modeste, ouverte depuis quelques années, qui proposait un large choix cours d'arts plastiques. Elle voulait peindre des céramiques comme celles qu'elle avait vues alignées devant la fenêtre lors de la journée portes

ouvertes. Ou bien fabriquer des marionnettes de fées et d'ondins. Elle leur coudrait des habits aux motifs sortis tout droit des dessins de Janinka. Là-bas, elle avait aussi vu, sur des socles, des figures humaines de matière blanche et brune, modelées telles que le bon Dieu avait créé leurs modèles. Des chevalets présentaient des paysages, des champs, des forêts, des gens qui ne ressemblaient à personne. Gerta avait eu beau y regarder plusieurs fois, leurs formes anguleuses et leurs visages à deux nez lui paraissaient comiques. Il y avait aussi des peintures que sa mère et elle n'avaient pas réussi à décrypter. Cette visite resterait gravée dans sa mémoire, tant elle avait été émerveillée par les possibilités, la diversité de tous ces arts. L'odeur de cette école aussi, pour de nombreuses années, resterait en elle comme celle de la plus grande aventure qu'elle puisse imaginer.

Mais son père l'avait inscrite, comme Friedrich, à l'école de commerce allemande parce que l'époque était compliquée et que la nation avait besoin de personnel administratif qualifié que lui, ensuite, pourrait embaucher dans les bureaux de l'*Oberlandrat*, le tout nouveau conseil régional suprême du Reich, où il travaillait.

Gerta n'avait pas résisté. De toute façon, être artiste était un rêve réservé à quelques élus, ceux qui sentaient qu'ils ne pouvaient ni ne savaient faire autrement. Elle n'était pas de ceux-là. Elle était la fille de Barbora Ručková et de Friedrich Schnirch, de Sterngasse, et pour l'instant tout ce qu'elle savait faire, c'était dessiner un peu au pastel et au fusain, quelques travaux manuels que lui avait appris sa mère et briller en calcul à l'école. Rien de tout cela ne vous prédestinait à devenir un artiste célèbre. Elle était donc entrée à la *Handelsakademie* en septembre 1939. Elle avait bien fait. L'école d'art avait fermé peu après.

**S**ON PÈRE L'AVAIT INSCRITE AU BDM, le *Bund Deutscher Mädel*<sup>1</sup>, dès le début de l'année scolaire. Là encore, elle n'avait rien fait pour s'y opposer. Elle y allait comme bien d'autres filles de sa classe, telle Anne-Marie Judex, la fille du *Regierungskommissar*, le commissaire intendant de la ville, dont on parlait tant à l'époque. Gerta l'évitait, comme elle évitait les autres filles. Elle se cachait dans la salle d'arts plastiques jusqu'à l'heure où elle pourrait retrouver Janinka au coin de Kotgasse. Les parents de son amie, affectés à plein-temps dans une usine de balles de fusils, à Líšeň, avaient arrêté de la surveiller.

— Ça te va bien, avait dit Janinka un jour où elle était arrivée en retard dans son uniforme, mais si mes parents te voyaient comme ça, c'est sûr que je n'aurais plus du tout le droit de te voir.

Elles se dirigèrent vers le parc de Koliště.

— On avait entraîné, dit Gerta, confuse, en lisant sa cravate et sa longue jupe sombre. Si je n'étais pas obligée, je ne le porterais pas.

---

1. Union des jeunes filles allemandes.

— Oui, mais tu en fais partie quand même.

Gerta ne répondit rien.

— Je vais encore à des cours d'art, reprit-elle au bout d'un moment. Ils ont leur propre atelier. D'après eux, chacun doit développer ses dons. M. Kmenta aussi, il disait ça. Je pourrais demander à Frau Wirkt si tu peux venir.

— Ils ne me prendront pas, dit Janinka en secouant la tête, je ne suis pas membre de l'Union. Et je ne peux pas y entrer, mes parents ne voudront jamais. Je n'en ai pas envie de toute façon, je ne sais même pas ce qu'il s'y passe.

Gerta haussa les épaules.

— Eh bien, un peu ce que tu veux. Moi, je vais à l'atelier, à la chorale et à l'athlétisme... Je ne me doutais pas que ce serait si bien... Si mon père ne m'avait pas inscrite... Tu sais, au début j'avais peur, maman ne voulait pas que j'y aille non plus... mais maintenant... je suis les cours, c'est tout.

— Je ne sais pas trop, dit Janinka à voix basse.

Gerta se rappelait très bien les craintes de sa mère. Elle s'était mollement opposée à son mari, en prétendant qu'on allait lui « laver le cerveau » là-bas. Sa mère avait vraiment prononcé ces mots-là. Quelle étrange expression, « laver un cerveau ». Dans la bouche de Friedrich, ça ne l'aurait pas étonnée, il avait une armoire pleine de revues d'horreur bon marché. Mais que sa mère dise une chose pareille ? Son père s'était mis dans une colère noire et l'avait envoyée dans sa chambre. Puis le silence était retombé et Gerta avait dû se présenter à l'Union dès la deuxième semaine d'école.

Suivre des cours d'art et répéter de temps en temps une chanson en allemand, marcher au pas en uniforme dans diverses *Paraden*, il n'y avait rien de mal à ça, non ? Peut-être que si. Gerta ne savait pas et ça l'angoissait.

Parfois, Gerta avait tout de même l'impression de ne pas être à sa place. Que n'aurait-elle donné pour être normale ! Pour être une jeune Allemande normale, membre joyeuse du BDM, qui parade devant la *Führerin* pour démontrer ses qualités de parfaite représentante de l'Union. Ses camarades de classe pétillaient d'enthousiasme pendant les compétitions. Elles étaient censées révéler leurs talents cachés, mais Gerta les détestait. Elle ne lançait bien ni le poids ni le javelot, le saut en longueur ne lui réussissait pas et elle courait lentement. Aurait-elle été meilleure si le visage inquiet de sa mère ne l'avait pas hantée ?

Avec le temps, elle s'était aperçue qu'elle n'était pas la seule dans ce cas. Il lui avait même sauté aux yeux que d'autres qu'elle griffonnaient sur des bouts de papier, lisaient sous un banc pendant les récréations ou se perdaient dans la contemplation de la rue par la fenêtre. C'était comme ça que sa première conversation avec Karel s'était engagée. Ils avaient été les premiers à franchir la distance angoissée qui séparait les jeunes hommes en uniforme, timides jusqu'à la moelle, et les séduisantes jeunes filles en uniformes du BDM qui n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour Anne-Marie Judex et les potins de la haute société qu'elle leur rapportait.

Une petite fille s'approcha du banc où Gerta et Janinka étaient assises. Un gros morceau de craie dans son petit poing, elle traversa la pelouse en courant vers le trottoir, qui lui offrait le meilleur support pour dessiner. Elle s'accroupit et se mit à tracer des chiffres qu'elle n'était même pas censée connaître à son âge.

— *Cinq, six, sept, Hitler perd la tête, Prague, Brno, Paris, Hitler est fini !* chantonnait-elle.

Gerta se figea. Dire des choses pareilles était interdit. Si quelqu'un l'entendait !

— Ne dis pas ça, lui cria-t-elle, effarée.

Surprise, la fillette leva vers elle ses yeux ronds et bleus.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Gerta se tourna vers Janinka qui, embarrassée, les regardait tour à tour.

— Parce que c'est interdit. Tu pourrais aller en prison pour ça.

L'enfant continua à la fixer du regard.

— Et ta maman aussi.

La fillette se releva, frotta la poussière et les minuscules graviers du trottoir sur ses genoux, puis elle courut vers des femmes qui discutaient à l'ombre d'un buisson, près du bac à sable.

Après un regard de connivence, Gerta et Janinka se levèrent pour rejoindre le carrefour, en direction de Pressburger Straße.

— Et tes nouveaux camarades de classe alors, ils sont comment ? demanda Janinka.

— Je ne sais pas, pour l'instant je ne les connais pas vraiment, répondit Gerta avec indifférence.

— Avec le temps, peut-être...

Peut-être, mais elle ne voulait pas en parler avec Janinka. Personne d'autre n'était aussi important dans sa vie. L'été précédent, son amie avait été affectée au nettoyage du bâtiment de la compagnie d'assurances parce qu'elle n'avait plus le droit d'aller à l'école. Pourquoi lui ajouter des soucis ? Heureusement, à cause de son cœur, elle n'avait pas été envoyée au Reich, comme c'était arrivé à d'autres. Elles pouvaient continuer leurs promenades secrètes de l'après-midi, au parc ou bien à Zábřdovice, sur les bords de la rivière que dissimulaient de luxueuses façades. Elles s'asseyaient près du déversoir, l'ombre de Petersdom et de Špilberk leur tombait

dessus, le bruit de l'eau masquait même celui des tramways tout proches. Comment les habitants avaient-ils pu reléguer cet endroit au ban des promenades ?

À cette époque, Gerta vivait pour des moments comme ceux-là ; un peu plus tard, elle chérirait aussi les moments passés près de la fenêtre où Karel venait gentiment lui tenir compagnie. Aurait-elle pu se douter que, bientôt, elle penserait à lui lors de ses promenades avec Janinka ? Ou le soir, dans sa chambre, impatiente que le matin arrive ? Il émanait de Karel une sorte d'harmonie, d'équilibre, et ses pensées y retournaient sans cesse. Aurait-elle pu se douter alors qu'au cours de danse il se presserait si fort contre elle que le tissu de sa jupe, tendu contre ses cuisses, en serait tout froissé ? Qu'il la raccompagnerait chez elle et lui tiendrait la main sous les platanes longtemps après que la lumière de la chambre de ses parents se soit éteinte ? Quelques années plus tard, il lui dirait qu'après la guerre, quand les Allemands auraient perdu, il l'épouserait, même si elle s'appelait Schnirch. Cela la ferait rire et elle répondrait qu'elle restait une Allemande malgré tout. Ce qu'elle ignorait encore, surtout, c'est que ce rire de joie serait le dernier à s'échapper de sa bouche, avant très longtemps. Et que le souvenir de ces derniers instants de bonheur formerait un arc autour d'elle pour les années à venir.